

**Un écrivain vaudois: Ramuz,
un roman ramuzien: Passage du poète**

A writer from Vaud: Ramuz,
a Ramuz novel: Passage of the poet

Bahattin SAV

G.Ü. Gazi Eğitim Fakültesi, Fransız Dili Eğitimi Ana Bilim Dalı, Ankara-TÜRKİYE

ÖZET

*Ramuz, **Passage du poète** adlı “bölgesel” romanında, Vaud yöresi insanının durağan bir uzamda, ancak sürekli değişen zaman içinde doğayla savaşımını anlatır. Mart ayında başlayan serüven bağ bozumuyla birlikte gerçek bir şölene dönüşür. Ramuz, romanın baş kişisi Besson’un ağzından dört dilli, dört bölgeyi İsviçre ülkesinin birliğini sergiler. Emeğin onuru, toprak sevgisi, hep birlikte doğayı ehlileştirme ortak bir ülkü olur.*

Anahtar Kelimeler: Ramuz, bölgesel romanı, Passage du poète

ABSTRACT

*In his “regional” novel, **Passage of the poet**, in a stable setting but changing times Ramuz tells us about the habitants of the Vaud region and their struggle with nature. The adventure starts in march and turns into a feast at vintage. Through the main character Besson’s point of view, Ramuz displays the union of Switzerland with its four languages and four regions. The honor of labor, love of land, taming nature altogether become the common goal.*

Key words: Ramuz, regional novel, Passage of the poet

Charles Ferdinand Ramuz (1848-1947) est l'un des plus importants écrivains de la littérature suisse. Dans son œuvre, il fait le contour des personnages, des objets, des paysages avec une grosse plume. Il exprime sa pensée avec une verve poétique, une esthétique exceptionnelle, surtout un humanisme naturel. Pour parvenir aux valeurs essentielles de la vie, il part de la source que l'homme n'a pas encore épuisée: louange du pain, éloge du vin, honneur du travail.

Dans ses romans, Ramuz décrit avec précision les couleurs locales de son vieux pays de Vaud dont il est originaire. Un grand sentiment domine toute son oeuvre: *“la fidélité au parler de son terroir.”* (Ertem, 1979:110). Ce n'est pas alors le point de vue d'un simple écrivain, mais d'un poète visionnaire et réaliste qui veut peindre son pays natal par la brosse d'un peintre expressionniste.

Ce qui va avoir beaucoup plus d'importance chez Ramuz, c'est le temps des vendanges et la vie des vigneron. Les paysans sont donc dans l'oeuvre de Ramuz ce que les rois sont dans le théâtre de Racine ou de Corneille. C'est un monde neuf et mystérieux pour lui. C'est par là qu'il faut entendre qu'il reste paysan, *“à la recherche toujours plus nette, plus impérieuse d'un style pastoral, d'une certaine vision de l'échelle humaine.”* (Buchet, 1969:46)

Passage du poète, écrit en 1923 et paru en France sous le titre **Fête des vigneron**, est peut-être le livre le plus ramuzien, une sorte d'ouverture à toute son œuvre. Ramuz compose une toile où il réconcilie les vignobles vaudois et les villages valasins pour décrire le paysage de la Suisse. Toute la métaphysique de Ramuz transparait dans cette petite prose qui privilégie les cadres pittoresques, les moeurs perdues et le culte de la terre.

Dans cet article composé de deux parties, nous allons essayer de relire **Passage du poète** du point de vue de l'espace et du temps et surtout de la conception philosophique de Ramuz.

1. Nature, cycle sans cesse renouvelé

1.1. Espace clos et statique

Dans tous les romans de Ramuz, le même décor nous accueille: un petit village montagneux, les vignobles sans frontières, le bord d'un lac ou la grève d'une rivière...

Passage du poète aura le même cadre que les autres.

Le roman commence par la description de l'espace: un village vaudois perché sur une montagne à cent mètres au-dessus d'un lac. Il est entouré de vignes en terrasses et de cascades de murs où même l'oeil ne peut s'arrêter. Au loin, on compte cinq petits villages s'il fait beau; ils se cachent dans les nuages quand il fait froid, dans les fumées quand il y a de la pluie.

Ramuz décrit cet espace clos et statique comme un metteur en scène de cinéma. Il le filme d'abord de loin, puis la caméra s'approche du village pour en peindre les moindres détails.

Le village est juste au milieu de la pente du mont. Une vingtaine de maisons en pierre se groupent avec leurs caves sous la terre. Les maisons encerclent une place, pas beaucoup plus grande qu'une chambre, au milieu de laquelle s'élèvent deux platanes dont les branches grattent le ciel.

A l'opposé de l'espace clos et statique, le temps se renouvelle sans cesse. En hiver, la nature dort dans son manteau d'hermine. A partir de mars, le village se réveille de son sommeil profond. Plus le ciel change, plus la nature se transforme. Et l'homme, éternel collaborateur de la nature, se soumet à la fatalité des lois naturelles et s'accorde au rythme des saisons. Le travail de l'homme rejoint, poursuit, complète l'œuvre de la nature. Dès qu'ils sont debout et juste avant de se mettre au lit, les vigneron regardent là-haut vers le temps qu'il va faire. Ces prisonniers impuissants de la nature doivent obéir au temps qui change toujours et qui gouverne leur vie:

“On ne sait jamais le temps qu'il va faire. C'est pourquoi, d'avril à octobre, ils tiennent la tête levée. Là-haut est leur véritable banque; là-haut ils ont placé leur capital. Depuis le commencement d'avril et jusqu'après les vendanges, ce qui fait sept mois, jour après jour, et tout au long du jour, et dès qu'ils sont debout. Car il se fait sans eux, le temps, et bien souvent même contre eux et ils ne peuvent rien y changer, alors ils ont appris à obéir.” (p.23)

Ils ont appris à suivre les jours familiers ou religieux de leurs ancêtres qui les guident, à lire les signes fugitifs écrits sur “*cette page vite tournée.*” (p.68)

“Et ils sont partis. Montées, descentes. Ils vont en avant, ils vont en arrière.[...] Allant à ces Saints, qui sont les bons Saints ou les mauvais Saints, assis comme ça dans leurs robes au bord du chemin de l’année: Saint-Grégoire, il faut racler. Saint-Mamert, il faut tailler. Saint-Pancrace, il faut fossoyer. Saint-Médard, il faut aplanir.” (p.66)

Mais le ciel est infidèle, il ressemble à un livre qui a tellement de pages que la même ne se présente jamais deux fois. Il fait mauvais. Les vigneron se découragent et ils s’enferment dans leur maison. Il n’y a plus qu’à continuer d’attendre les jours sans pluie pour s’encourager. Ils cherchent à concevoir le temps grâce aux indices naturels. D’après eux, les traditions ne se trompent jamais.

Et la grande aiguille de l’horloge continue à tourner égrenant les jours du calendrier. C’est le temps de fossoyer la terre sèche, de fabriquer les échelas, de creuser les rigoles, de soigner les vignes, de défeuiller les vignobles, de sulfater les bois contre le phylloxéra.

1.2. L’homme et l’œuvre se fondent

L’œuvre de Ramuz se situe toute entière dans la continuité du temps. Selon Gilbert Guisan, “*elle est construite sur l’immuabilité de la vie des choses et sur la constance des grands sentiments humains.*” (1966: 89). Dans **Passage du poète**, la nature change suivant les jours et les saisons, mais l’homme est condamné à exercer le même métier sur la même terre. Il ne peut pas sortir de cet espace clos. C’est un cycle sans cesse renouvelé et toujours recommencé depuis des années. L’extrait ci-dessous nous montre bien le destin irrévocable des vigneron:

“Bovard regarde les changements du monde, lui qui ne change pas. Etant de ceux qui n’ont jamais changé, étant un fidèle, étant l’homme d’un ouvrage toujours le même, étant l’homme qui est sur le même point de la terre d’un bout à l’autre de la vie, et immobile quand tout passe et tout se déplace, tout se modifie: les habitudes, les façons de se mettre et de se tenir, les façons de dire, les moeurs et les métiers: lui toujours au même métier, à un métier toujours le

même, depuis les plus vieux temps, dans les mêmes lieux, devant la même eau, sous le même ciel, du matin au soir et de jour en jour.” (p.28)

Ils taillent, ils raclent, ils fossoient, ils raclent de nouveau, ils plantent les ceps. Ils suivent fidèlement le métier de ceux dont ils descendent. Bovard devient le porte-parole des paysans dans son monologue:

“Les Romains, les moines, les gens à robes, les gens à pantalons et puis les autres et encore des autres et puis nos grands-pères et puis nos pères, et puis nous: à refaire, et ensuite à refaire, à construire et à reconstruire et à re-reconstruire, entretenir, recimenter...” (p.54)

Dans le roman, le lac sépare le village du centre de la commune. Cette division naturelle influence la vie sociale des urbains et des vigneron. Les premiers ont l'occasion de se déplacer grâce au chemin de fer qui les conduit à la vie extérieure, mais les deuxièmes n'ont aucune issue. Ils sont condamnés à vivre dans leur village entouré des montagnes. Bovard attire notre attention sur cette opposition:

“D'autres ont la distance, ont toute la place qu'il faut pour des comparaisons entre les choses, et on peut choisir, on va à l'une, puis on la quitte, on va à l'autre. [...] C'est que s'il n'y a personne après vous, s'il n'y a personne qui sorte de vous, si personne n'est là pour vous continuer. S'ils s'en vont tous ainsi et ils m'abandonnent.” (pp.28-29)

Les autres vont courir le monde. Ils vont connaître les autres vents. Mais le monde des vigneron est encerclé par un lac profond, par les monts escarpés, par les pentes abruptes.

1.3. Homme, éternel collaborateur

Dans ce monde de paysans, l'homme est en proie à la nature. Il est incapable de changer ce qui se passe autour de lui. Il doit alors s'adapter au rythme du temps, entrer en contact avec la nature qui est plus forte que lui. Mais il ne se baisse jamais devant elle, il dompte le mont raide, il apprivoise la pente rude pour planter des vignes en cascades, il recrée son monde à lui sur la terre héréditaire. Bovard traduit les sentiments des vigneron:

“Le bon Dieu a commencé; nous, on est venus ensuite et on a fini... Alors est-ce qu'on la reconnaîtrait seulement à présent sous son habillement de pierre? Et ailleurs l'homme se contente de semer, de planter, de retourner, nous, on l'a d'abord mise en caisses . [...] Il a fallu ensuite les mettre les unes sur les autres. [...] Ce n'est plus du naturel, c'est du fabriqué, c'est nous, ça ne tient que grâce à nous, ce n'est plus une pente, c'est une construction, c'est une tour, c'est un devant de forteresse.” (pp.52-53)

La terre est fertile comme la mère. Il faut la retourner, la racler, la nettoyer, car *“rien n'est donné qu'on ne donne.” (p.26)*. La métaphore terre/mère est souvent utilisée dans les romans de Ramuz. D'après l'écrivain, il n'y a pas de véritable plaisir en dehors de celui de création. L'homme doit s'occuper de la terre comme une mère qui nourrit ses enfants:

“On ne peut pas être payé en argent pour un travail de ce genre-là, on est payé seulement d'y croire, on est payé dès qu'on y croit... Nous, on est comme le soldat, le soldat se bat pour se battre. On est comme une mère avec son enfant: ça ne lui fait rien qu'il soit mal fait, plus il est mal fait, plus elle se donne de peine pour lui, plus elle l'aime, plus elle lui donne tout, sans rien demander. Parce qu'elle est payée d'aimer.” (p.57)

Et le vigneron caresse la terre avec des mouvements de la main arrondis comme il caresse une femme. Et la caresse la refait. Plus il donne à la terre, plus elle lui donne.

L'homme ne change pas, mais il change la terre selon son imagination. Il doit dominer cette image du monde parce qu'il a misé sur un seul cheval. Les vigneron ont sué contre la terre, fumé contre, pleuré contre, gémi contre. Ils ont gagné une incontestable réussite. Besson met l'accent sur cette victoire à toute épreuve:

“C'est quand ça commence à vous ressembler, tout autour de vous ça commence, ça change, vous n'avez pas changé, ça change d'après vous, selon vous. Ça se met à vous obéir, ça se plie à vous, ça devient docile. Vous regardez et vous dites: “Ça, c'est moi.” Alors on connaît le vrai plaisir, celui d'après, celui d'avoir fait, celui d'avoir été les plus forts.” (p.123)

Selon Ramuz, l'artiste doit se produire partout. Celui qui élève les animaux, celui qui taille le bois, celui qui laboure le champ est un vrai artiste. Le poète donne naissance à

son œuvre, le vigneron à la terre. Il sculpe comme un architecte, il fossoie comme un ingénieur, il refait les murs, comble les fissures comme un maçon, il racle comme un arboriculteur, il porte la terre comme les terrassiers. *“Son métier toujours le même est fait de plusieurs métiers.”* (p.63). La toile du poète est toute son œuvre, celle du vigneron est la terre.

Bovard entre dans les vignes le pulvérisateur rempli de sulfate de cuivre sur le dos. Il va peigner la nature avec une grande brosse. Et les *“peintres”* le suivent:

“C’est tout le pays qu’ils peignent, le faisant changer encore une fois de couleur. Le peintre ne donne pas qu’une seule couche, mais deux, trois, quatre et cinq s’il faut, jusqu’à ce que la couleur tienne. Tout est bleu et les vigneron et les peintres changeant de couleur de la tête aux pieds, ne voulant pas être différents; tout bleus, tout peints en bleu eux-mêmes en ressemblance avec le mont et par fidélité à lui. [...] On tousse bleu, on mouche bleu, on pisse bleu; tant pis!” (p.81)

Le vigneron collabore avec la nature tout le mois de mars, d’avril, de mai, de ... Il descend. Il remonte. Il parcourt tous les carrés de vignes. On tient le temps cette fois. Le grain est bien sain, ni trop rare, ni trop serré, bien égal, bien réparti. On le voit grossir. Il devient clair et on commence à voir au travers. Le raisin traluit. La pluie a arrosé la terre. La terre a envoyé la meilleure sève dans les feuilles. Les feuilles ont nourri les grappes. L’homme a cultivé son jardin, sulfaté les vignes. Le soleil a édulcoré les grains. La terre du dedans, l’homme du dehors ont donné la vie au fruit de leur grand amour: le raisin. Bovard souligne cette coopération éternelle:

“C’est nous qu’on l’a mis au monde, nous qu’on l’a soigné, qu’on l’a élevé. Il y a tout nous là- dedans comme dans un enfant qu’on a... Il y a la terre là- dedans. La terre, telle qu’elle était, puis telle qu’on l’a faite, changeant ses proportions, l’enrichissant, l’aérant, l’amenuisant. Ce qui était avant qu’on soit venu et qu’on s’y soit mis, puis on s’y est mis; alors il y a nous aussi, bien entendu là-dedans, nous et notre peine. Il y a encore l’air. Il y a encore l’année. Il y a encore le temps qu’il fait. Il y a les mois, les jours. Il y a tout là- dedans. Le climat, et ses changements: l’humide, le chaud, les retours du froid, le trop mouillé, le trop de sécheresse. Il y a tout.” (pp.103-104)

La terre a attendu neuf mois comme une mère enceinte. Mais ce n'est pas encore fini. Il faut encore des soins et de l'amour, plus de soins et plus d'amour que jamais.

2. Ouverture sur le monde

2.1. Passage du poète

Depuis l'Antiquité, le poète est considéré comme un devin. Pour la Pléiade, c'est un prêtre qui doit diriger les hommes. Pour Hugo, c'est un mage qui vient rendre hommage au monde. Pour Baudelaire, le poète est celui qui déchiffre les mystérieuses correspondances. Le titre du roman choisi par Ramuz comprend toutes ces définitions. Il a donc un sens polyvalent.

La vie des vigneron commandée par les habitudes gagne une certaine allure depuis l'arrivée de Besson. Ils commencent à concevoir d'une manière différente le monde, le travail. Le poète encourage les paysans et dévoile les secrets profonds du monde.

Doù vient Besson? Est-ce important? Le poète, c'est l'homme qui *“traverse les océans, qui change de lieu sans cesse.”* (p.54). Il n'est pas seulement le mage d'un certain pays mais du monde entier. *“Il vient d'un peu partout.”* (p.54)

Qui est-il? On ne sait pas qui il est. *“C'est simplement un homme parmi les hommes, un homme comme les autres hommes.”* (p.37). Il vient de l'ouest à la fin du mois de mars quand la nature se prépare à renaître. Besson travaille dans la place au milieu du village entre deux platanes *“faisant son métier, vendant ses paniers.”* (p. 37) Il s'assimile totalement à eux, il vit leur vie, leur travail, leur fatigue. Il est tantôt dans les champs, tantôt sur un mont, là-haut, en bas, partout. Il visite tous les villages comme un troubadour. Mais au départ, les vigneron se méfient un peu de lui et ils n'osent engager une conversation avec ce petit bonhomme. Ils passent l'un après l'autre sur la place et suivent des yeux curieux ce vannier qui fait ses paniers:

“Besson prenait un brin d'osier, puis prenait un autre brin d'osier, la carcasse du panier étant faite de jets plus forts, et il la tenait entre ses genoux où il la faisait tourner à mesure. Et de nouveau une chose claire naissait là, une chose claire est venue tandis que les mains, au-dessus, faisaient beaucoup de petits signes comme dans le langage des sourds-muets.” (p.14)

Dans le roman, il y a peu de dialogues. Ou Bovard, qui observe de tout près Besson, essaie d'interpréter les actes du poète, ou le romancier veut s'exprimer à partir du

langage des objets. Pour bien comprendre l'extrait précédent, nous voulons nous adresser à un discours de Ramuz cité par Buchet:

“J’aurais voulu concilier dans le pays qui était le mien le particulier et le général. Une fête de famille à laquelle participent quatre races, quatre langues, où l’allemand, l’italien et le romand viennent rendre visite au français. On assiste à une fraternisation des fleuves qui abreuvant l’Europe. Le Rhin, l’Inn et le Tessin et qui rejoignent le Rhône. Quatre langues, quatre fleuves.”(1969:126)

Besson vient dans ce pays comme un étranger, mais il est maintenant de la famille puisque les vigneronns connaissent bien la signification des signes des mains laborieuses, endurcies de cals:

“Il nous faisait signe avec ses mains; ayant recommencé avec ses mains à nous parler une espèce de langue, comme si elles écrivaient dans l’air des mots et encore des mots.” (p.48)

“Le particulier” ne parle pas beaucoup, mais “le général” sait commenter les allusions qui l’invitent à une lutte engagée de tous ensemble. Dans sa petite “chapelle” à l’abri des platanes, le poète continue son métier de vannier comme le brodeur, disant le pays et le refaisant. Il met les brins d’osier l’un sur l’autre comme l’écrivain ses vers ou sa prose. Le pays devient son canevas. Malgré le fardeau sur le dos, il ne s’en plaint pas et continue son vénérable voyage afin de persuader les paysans.

Cette première rencontre va créer des interrogations chez des paysans lassés de vivre dans un milieu clos sans savoir si la terre va récompenser leurs efforts. Mais ils vont rien se dire et c’est seulement qu’on y est forcé, parce qu’il leur a dit dans les commencements du temps: “Vous travaillerez.” (p.12). C’est le premier verset du missionnaire qui incite les paysans au travail. Et la ruche se réveille. Et ils vont dans les vignes l’un après l’autre, chacun pour soi. C’est dur. Mais il le faut bien.

Le poète est venu. Il a révélé toute la poésie latente au coeur des hommes et des choses. Il a écrit autour de lui son livre, il a mis en mouvement sur la terre les vigneronns:

“Allons-y quand même! Quelque chose leur a crié: Hardi! À eux tous. Ils retrouvent leurs forces. Ils se parlent les uns aux autres, ils appellent les uns les autres, se faisant signe de proche en proche par le son, comme avec les

notes d'un chant comme avec les mots d'une phrase: -et lui, pendant ce temps, là-haut, qui regarde, et eux font." (p.35)

Le soleil réchauffe la commune ornée de fleurs sauvages multicolores. La pente racle. Le vignoble parfume. Le mont chante. Dans cet orchestre de symphonies, tous les instruments touchent sur les mêmes cordes, toutes les bouches prononcent les mêmes notes, parce qu'il est accordé sur la même clef: l'union du pays, l'honneur du travail, l'amour de la vigne.

2.2. Une nouvelle prise de conscience du monde et des choses

L'arrivée de Besson entraîne un changement de conscience chez les vigneronns d'abord, dans toute la commune ensuite. C'est Bovard qui s'influence en premier lieu du vannier. Ce qui est intéressant dans le roman, c'est que ce simple paysan cherche à déchiffrer les phrases du poète et il enlève, au nom du poète, le voile qui cache la réalité des choses et du monde.

L'individualisme des viticulteurs qui maîtrisait les premières lignes de **Passage du poète** tend à remplacer la fraternité et la solidarité dans les derniers chapitres du roman. L'extrait suivant énonce l'antagonisme des paysans:

"Ce qu'il y a, la seule chose qu'il y ait, c'est qu'on est là et on peut compter que sur soi, devant tant de mètres sur tant, devant une longueur de terre, devant une largeur de terre, et on ne peut compter que sur soi." (p.13)

Le poète fait l'éloge du travail dans le café rose, mais les vigneronns ont des doutes quand même. Certains veulent changer de métier, mais Bovard est toujours en scène:

"Alors ils planteraient par ici leurs tomates! Ils viendraient avec leurs primeurs, leurs légumes, comme si ils avaient besoin de légumes, leurs cordons, c'est-à-dire de la nourriture pour ânes, leurs abricots, leurs espaliers... Parce que ça n'a pas été pendant deux ou trois ans, ils renieraient le pays... Jamais!" (p.56)

Bovard et les vigneronns ne renient pas le pays. Ils rentrent dans les vignobles. Ils apprennent de nouveau à croire à ce qu'ils voient, à être assurés sur leurs jambes, à garder leur honneur, leur amour, leurs vignes quoi qu'il arrive.

Dans **Passage du poète**, tout le village fait son défilé à travers les chapitres. Les paysans s'adaptent à ce nouveau cours de la vie. Congo se méfiait de tout le monde. Sitôt qu'il apercevait quelqu'un, il faisait un détour pour l'éviter. Personne ne le prenait au sérieux. Mais Besson déblaie le pays, sème les graines de fraternité dans les villages et pendant la fête de vendanges depuis longtemps oubliée, cet exilé de la commune prend sa place devant le cortège. Il est enfin accepté dans la famille, car *"il n'y a plus de différence ni de distance."* (p.133)

L'un des personnages mystérieux du roman est Gilliéron le je-m'en-foutiste dont la femme est partie il y a deux ans. Il oublie sa solitude dans la petite cave à lui et il communique au départ avec les objets qui l'entourent. Il crie à l'injustice. Mais le poète est venu. Le soleil de là-haut a éclairé le dehors, le nôtre a éclairé en dedans. *"Celui-là les corps, celui-ci les cœurs."* (p.43). Le solitaire a été invité à la solidarité et on lui a donné le meilleur siège dans le temple du poète. Il n'avait ni femme ni maison. Il était sans terre sans vigne, mais dorénavant il sera entre ses amis.

Besson continue à exercer sa messe comme un philosophe qui crée le monde par la conscience, comme un moraliste qui veut mettre en place les éléments confus de la nature:

"C'est tout habitué à l'obéissance par ici. Maintenant c'est que c'est tout plié à nous par ici, c'est nous, c'est à nous. Tous les métiers sont jolis. Ça dépend de la manière dont on les fait. Le bon Dieu a essayé lui-même tout ça, puis il nous dit: "A votre tour." On est désignés soldats, caporaux, officiers... sous son haut commandement." (p.55)

Et les vigneron bougent. Il y avait dans leur tête depuis très longtemps une vérité qui ne pouvait pas venir en dehors, à présent elle est délivrée. Ils disent maintenant des choses qu'ils n'avaient *"jamais osé ni su dire dans l'autre vie, parce qu'il y avait partout entre eux les murs du secret non percés."* (p.45). Ils ont osé.

Et le village bouge. Hommes, femmes, jeunes, vieux, tous vendangent les grappes de raisin leurs paniers à la main. Les pressoirs commencent à fonctionner, les caves à s'animer. Le vin bouge là de nouveau parce qu'il renaît lui aussi. Ce n'est pas alors le vin qui coule dans les tonneaux en chêne, mais la sueur de leur front.

Ils se préparent pour la première fois depuis des années à la cérémonie du vin. Toute la montagne descend au centre de la commune. Tout le pays se vide d'homme. Les grands bateaux arrivent au bord avec *"une seule cheminée"*(p. 111): Italie, Savoie, Rhône, Mont-Blanc. Ils réconcilient les climats, *"remarient les essences, reconfondent les natures."* (p.112) Ramuz part du particulier, mais il arrive enfin à l'esprit du monde comme la plupart des poètes. Il met la nation au dessus de la région. Il vise à supprimer les différences linguistiques, les divergences religieuses, les distances racistes dues aux événements historiques.

Pendant la fête, Besson se tait; un orateur fait son discours. On ne sait pas son nom parce que dans le pays il y a un bon nombre de poètes qui ont appris à parler, qui savent tous parler. Le discours de l'orateur résume bien cette nouvelle prise de conscience:

"Il y a des gens qui écrèment, ils se contentent du plaisir de dessus; vous, vous avez été profond. Il y a certains jours où l'amour se retourne et où l'amour agit à rebours. Et alors tout est rendu. [...] C'est quand ça commence à vous ressembler, tout autour de vous ça commence; ça change, vous n'avez pas changé, ça change d'après vous, selon vous. Ça se met à vous obéir, ça se plie à vous, ça devient docile." (pp. 122-123)

La noble tâche du poète n'est pas limitée aux frontières de son petit village. C'est pourquoi Besson s'adresse non seulement au monde de perceptions, mais aussi à celui de conceptions des vigneron. Ils commencent alors par domestiquer la montagne, de remanier la nature selon leur besoin agricole comme le forgeron qui forge le fer en vue de lui donner une nouvelle forme. Quant à Ramuz ayant vécu les terribles catastrophes pendant les deux premières décennies du siècle, il essaie de modifier leur monde des pensées pour créer au sein du vieux continent une île de paix qui va rester toujours étrangère aux grandes fièvres de l'époque. La lutte contre la forme (la matière) et le fond (la manière) se succède et se complète.

L'orateur continue en imitant Besson. Il invite les fatigués du corps et du coeur à la commémoration d'une victoire digne de respect:

"On a été divisés par l'argent, on a été divisés par les intérêts, on avait beau travailler ensemble et avoir le même travail et travailler la même terre, on vivait séparés, on était malheureux de vivre séparés. L'argent, on ne s'était pas encore montés dessus; l'argent, on était pris dedans; il y avait les intérêts, les

jalousies, il y a eu non seulement les peines du corps, mais celles du cœur, pendant six jours. Et puis le septième est venu.” (p.124)

Selon la Genèse, Dieu a créé le monde en six jours et le septième jour, il l’a consacré à se reposer. Les vigneron ont travaillé six mois, ils ont bêché la terre, ils ont cueilli les claires du sud, les gamets du nord, les muscats de l’est, les pinots de l’ouest, ils ont pressé les raisins de couleurs, de saveurs et d’odeurs différentes dans le même pressoir, ils ont mis le vin, blanc ou rouge, dans les fûts de chêne venant de quatre coins du pays. Ils méritent maintenant un bon repos.

Le poète reprend la parole afin de prêcher sa “*poésie ininterrompue*”:

“La terre est là, vous la voyez bien, toute proche, qui nous a mis sur ses genoux, nous serrant si fort qu’elle peut dans sa jupe contre sa poitrine. [...] On ne démêlera plus jamais ces mêmes sangs qui se sont mêlés, en ce jour, comme je voulais dire, ce septième jour. Je regarde seulement encore une fois comment ça tient.[...] Vous permettez? Je sors un peu de parmi vous pour regarder de plus loin, je rentre.” (p.124)

Besson se prépare à rentrer. On ne va plus avoir besoin de lui. Il a appris aux vaudois à placer le bonheur dans la participation, à reconstruire un monde purifié des préjugés surannés, à partager les nourritures terrestres encore qu’ils fassent partie des races et des langues différentes. La poésie provenant de lui l’a quitté. Il y a maintenant dans le pays des poètes qui seront les chœurs émerveillés de l’amour et de la fraternité.

Le poète fait ses adieux aux vignes, aux vignobles, aux vigneron, aux villages. Les deux rivages s’enfoncent dans la nuit. “*Alors lui-même disparaît et sa personne disparaît, allant plus loin dans rien du tout, afin que quelque chose soit.*” (p.125). Il a devant lui des sommets à surmonter, des forêts à conquérir qui ont soif de lumière. Et de la montagne jaillit la lumière.

Conclusion

Le vignoble avec ses vigneron, le lac avec ses pêcheurs, la montagne avec ses faucheurs sont constamment présents dans l’œuvre de Ramuz. Il considère ces lieux de productivités difficiles comme des réservoirs inépuisables pour exprimer la place de l’homme dans l’univers.

Ramuz parle le plus souvent au lecteur par le langage des objets. Il s'exprime dans un langage naïf accordé au rythme du terroir vaudois. Il procède par des images réalistes, toujours liées aux moeurs, aux mythes, à la nature pittoresque de son pays natal. *"Il suit le chemin de la poésie, de la prose poétique comme la plupart des écrivains romands."* (Alper, 2001:248)

Le romancier chante l'hymne tragique de l'homme solitaire. Une double solitude l'entoure: l'une est celle de la nature qui ferme peu à peu tous les chemins autour de lui, l'autre plus grande qui est celle qui résulte de l'indifférence des hommes. Il évolue volontiers vers un naturalisme pour dépeindre des *"forces obscures et malfaisantes face auxquelles les hommes doivent se regrouper."* (Berchet, 1978:663)

Passage du poète comprend à peu près toutes les caractéristiques que nous venons de signaler. Dans le roman, Ramuz se consacre et se consume à définir, à créer une poésie de tout l'être. Le mage comme *"un nouveau Moïse"* se raconte, s'explique, se justifie dans son livre. Il accomplit sa mission d'artiste qui est précisément de convertir le feu en flamme et de célébrer le chant de tous ensemble.

Ramuz, par la bouche de Besson et par la voix la plus forte de Bovard, incarne son idéal qui est l'union des hommes.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Alper, A., 2001, *"Francophonie et Littératures Francophones"*, G.Ü. Gazi Eğitim Fakültesi Dergisi. Cilt 21, sayı 2, 245-251.
- Berchet, H. F., 1978, *"Ramuz (Charles Ferdinand)."*, Encyclopédia Universalis, XV, 662-663, Paris.
- Buchet, G., C. F. Ramuz, 1969, Lausanne: Librairie Marguerat, Paris.
- Ertem, T., 1979, *"Bölgesel roman ve Ramuz."*, FDE, 4: 102-110, Ankara.
- Ertem, T., 1984, *"Ramuz'nun sanat anlayışı."*, FDE, 13: 163-170, Ankara.
- Guisan, G., 1966, *Poètes d'aujourd'hui*, Editions Seghers, 89-92, Paris.
- Ramuz, C. F., 1990, *Passage du poète*, Lausanne: Collection Poche Suisse, Paris.